

# Doit-on cesser de manger des animaux ?

Débat sur les droits de animaux

Association des Sceptiques du Québec (Centre humaniste, 1225 boul. St-Joseph E)

Présentation de Christiane Bailey

Débat organisé par *L'Association des sceptiques du Québec* avec Christiane Bailey (Doctorante en philosophie, UdM), Cyrille Barrette (Prof Émérite, Biologie, Université Laval), Dany Plouffe (PhD Physique, McGill University) and Jean-Pierre Vaillancourt (Professeur, Faculté de Médecine vétérinaire, Université de Montréal), Août 2015.

Compte rendu publié dans *Le Québec Sceptique*, no 88, aut 2015.



La façon dont on traite les autres animaux provoque actuellement un des débats de société les plus importants de notre époque. Il existe maintenant des revues académiques et des programmes universitaires spécialisés sur les questions d'éthique animale et les plus grandes universités comme Yale et Harvard offrent des formations en droit animal.

Mais ce débat-là n'est pas nouveau, il existait déjà en Grèce ancienne, mais il a été éclipsé par des siècles de Christianisme et de cartésianisme qui enseignaient que les animaux sont des machines qui ne souffrent pas parce qu'ils n'ont pas d'âme immortelle, qu'ils ne sont pas rationnels ou n'ont pas de langage.

À l'époque des Lumières, des penseurs comme Voltaire, Rousseau et Bentham ont fait valoir que l'important n'est pas de savoir si les animaux comptent, raisonnent ou parlent, mais s'ils peuvent souffrir.

Voltaire était un grand défenseur du végétarisme et ridiculisait les pères de l'Église qui soutenaient que le monde, et tous les animaux qu'il contient, a été fait pour notre usage.

Darwin a achevé ce travail au 19<sup>e</sup> siècle (il y a 200 ans) en soutenant non seulement une

continuité biologique entre les humains et les autres animaux, mais également une continuité psychologique, émotionnelle et sociale.

Son livre *L'Expression des émotions chez les humains et les animaux* soutient que grâce au langage corporel, aux sons et aux gestes, les animaux sociaux communiquent leurs états mentaux et affectifs, comme l'anxiété, le désespoir, la joie, l'attachement, la peur ou la surprise.

Aujourd'hui la théorie darwinienne est largement acceptée.

Malgré des décennies de béhaviorisme en psychologie et en éthologie qui ont empêché les scientifiques de s'intéresser à ce qui se passe dans la "boîte noire", dans la tête des animaux, l'étude de la vie mentale des autres animaux est maintenant un des champs de recherche scientifique les plus intéressants.

Chaque semaine, dans les journaux, on est étonnés par les études qui indiquent que les animaux ont une vie psychologique et sociale beaucoup plus sophistiquée qu'on le soupçonne généralement.

Il ne fait aucun doute que leur vie mentale est probablement très différente de la nôtre, à plusieurs égards, mais on ne peut plus nier qu'ils en ont une, une vie de conscience subjective.

On peut plus prétendre croire qu'on est les seuls animaux conscients sur la planète.

Une fois qu'on reconnaît que plusieurs animaux sont dotés d'une vie psychologique et qu'ils font l'expérience subjective du monde, qu'ils ressentent des affects, des émotions et peuvent souffrir, quelle justification est-ce qu'on a pour refuser d'appliquer envers eux nos principes moraux, nos principes de justice les plus fondamentaux ?

Certains vont dire que c'est parce qu'ils ne sont **pas assez intelligents, pas assez rationnels** ?

Mais en quoi l'**intelligence** devrait-elle être un **critère moralement pertinent** en ce qui concerne des **intérêts** aussi **fondamentaux** que le respect de l'intégrité physique (ne pas être mutilé ou blessé), de la liberté (ne pas être attaché ou enfermé) et le respect de leur vie (ne pas être tué) ?

C'est essentiel de bien comprendre que faire de l'intelligence, de la rationalité ou de l'autonomie le critère de considération morale fragiliserait les récentes avancées en matière de justice sociale.

Dans les dernières décennies, on a reconnu des droits aux enfants et aux personnes en situation de handicaps.

Ces progrès-là ont tous été dans le sens d'une reconnaissance que ce n'est pas le fait d'être rationnel ou autonome qui est la base des droits les plus fondamentaux, mais le simple fait d'être un **soi vulnérable** ou individu doté d'une existence psychologique qui se soucie de ce qui lui arrive.

Dans le cas humain, donc, on reconnaît désormais que si on est dignes de **considération morale égale**, ce n'est pas en raison de nos **capacités cognitives sophistiquées**, mais parce qu'on est des individus sensibles, vulnérables, affectés et préoccupés par ce qui nous arrive.

Mais on sait que c'est aussi le cas de plusieurs autres animaux.

Les animaux dont la vie de conscience est la moins en doute, les mammifères et les oiseaux, sont ceux qui sont les plus abusés dans nos élevages.

Chaque année, on tue 70 milliards d'animaux domestiqués pour de la nourriture *dont on n'a pas besoin*.

Ces animaux-là sont des individus à part entière qui ont leur propre vie psychologique, émotionnelle et sociale qui leur importe autant que notre vie nous importe à nous.

Une fois qu'on reconnaît ça, il est difficile de justifier de ne pas appliquer nos principes de justice de façon cohérente et impartiale.

Pour moi, le véganisme, c'est essentiellement ça. C'est un mouvement éthique et politique fondé sur un principe très simple que la plupart des gens acceptent déjà : on ne devrait pas faire du mal aux autres sans nécessité.

C'est un principe très simple : **Quand on peut faire autrement, on ne devrait pas intentionnellement faire du mal (mutiler, blesser, enfermer ou tuer) des individus sensibles (i.e. chez qui on est capable de percevoir l'expression d'une vie de conscience subjective).**

Mais ce principe-là a des conséquences énormes une fois qu'on le prend au sérieux parce que la plupart de nos usages des animaux n'ont rien de nécessaires.

\*\*\*

Si j'ai raison de penser qu'on est pas mal tous d'accord avec le principe du véganisme (on devrait pas faire du mal aux animaux sans nécessité), on peut se demander pourquoi la plupart des gens ne sont pas véganes.

La première raison est évidemment que les gens ne semblent pas avoir conscience que ce n'est pas nécessaire de manger des animaux pour être en santé.

Mais au-delà de la simple ignorance, je pense c'est parce que la **violence** impliquée dans l'élevage est **invisibilisée** et n'est même pas reconnue comme de la violence.

Juste le fait de les appeler des animaux d'élevage, des vaches laitières, des poules pondeuses, ça normalise leur oppression. Ils sont « **faits pour ça** ». C'est normal.

On apprend à nos enfants que les poules *nous donnent* des œufs, que les cochons *nous donnent* leur viande.

On présente ça comme une forme de don, d'échange ou de « contrat naturel » : je te mets au monde, je te nourris et, en échange, dès que tu es assez engraisé ou que plus assez productif, je vais je vais t'égorger ou payer quelqu'un pour le faire.

L'industrie de l'élevage essaie de nous présenter les animaux comme des **victimes consentantes**, mais c'est **totalemment malhonnête** de penser que les animaux consentent à être mutilés, inséminés, à passer leur vie enfermés pour finir égorgés, électrocutés ou tués dans des chambres à gaz.

La violence est aussi **niée** par des **campagnes de publicités mensongères** qui nous présentent des animaux **traités aux petits soins** et **heureux** de leur sort.

L'animal qu'on voit sur le paquet de viande, la douzaine d'œufs ou le carton de lait est toujours **souriant, libre et consentant**.

On ne voit pas les petits poussins mâles qui ont été broyés vivants parce qu'ils ne pondent pas d'œufs et sont donc inutiles pour l'industrie des œufs. On ne voit pas les poules pondeuses enfermées toute leur vie dans des cages ou des hangars pour finir égorgées, électrocutées ou le cou brisé dès qu'elles pondent moins.

On ne voit pas la vache inséminée de force à chaque année pour produire un petit qu'on lui enlève dès sa naissance pour ne pas qu'il boive « notre lait ».

On ne voit pas la souffrance causée la séparation de la mère et de son bébé dans l'industrie laitière.

Quand on pense à du **bacon**, on ne pense pas au petit **cochon** qui s'est fait **couper la queue** et les **testicules** sans anesthésie, qui n'a jamais vu le soleil et qui s'est fait entassé dans un camion avant de se faire égorger.

\*\*\*

Manger du chien nous dégoûte parce qu'on **perçoit immédiatement un individu dont la vie vaut évidemment plus qu'un lunch**.

Mais quand on pense à un burger, on ne voit pas un individu derrière la substance.

Il y a plusieurs études en **psychologie** qui se penchent sur ce phénomène.

On appelle ça le « **paradoxe de la viande** » qui est une forme de dissonance cognitive qui nous pousse à démentaler, à sous-estimer la vie mentale et émotionnelle des animaux destinés à la consommation.

Pour réduire notre **inconfort psychologique** à l'idée de les tuer et de les faire souffrir, on se persuade que certains animaux ne souffrent pas vraiment.

Par exemple, dans une étude, on demande à des étudiants américains d'évaluer les capacités mentales des **kangourous** et leur valeur morale.

Une version de l'étude décrit simplement le mode de vie des kangourous et l'autre version mentionne en plus que cette variété de kangourous est mangée par la population locale.

Même si les participants n'ont jamais mangé de kangourou, le simple fait de les mettre dans la catégorie « nourriture », les conduit à sous-évaluer leur vie mentale et leur valeur morale.

\*\*\*

Quand vous pensez à **des boulettes de Golden**, vous pensez immédiatement à un individu sensible et affectueux.

Si on a la **possibilité** de **manger autre chose**, il est **aberrant** de penser qu'on **choisirait** d'abattre un jeune Golden heureux et en santé pour le manger, comme si **sa vie valait moins qu'un sandwich**.

Mais on a le **choix**... et on le fait 3 fois par jour.

Quand je dis que c'est un choix, je ne veux pas dire que c'est un choix qu'on fait **consciemment**. Au contraire, on ne réalise même pas que c'est un choix.

C'est un choix qu'on a jamais vraiment fait, mais qui a été fait par les autres générations avant nous.

On nous a enseigné que c'est normal, naturel et nécessaire de manger des cochons mais pas des chiens.

Mais ce n'est pas parce qu'un comportement est **naturel** qu'il est moralement acceptable. Pensons simplement au viol et au meurtre.

Et l'**appel à la tradition**, l'idée que « C'est dans notre culture/nature. On l'a toujours fait. », ce n'est pas un argument non plus.

La plupart des oppressions humaines (comme l'esclavage ou la soumission des femmes) ont été pratiquées pendant longtemps, ça « allait de soi », jusqu'à ce qu'on les remette en question.

*Tous les **progrès sociaux** vont **contre les traditions** qui étaient à un moment considérées normales et naturelles.*

On doit pouvoir utiliser notre **esprit critique** pour les remettre en question.

Particulièrement, quand ces habitudes et ces traditions impliquent de la violence.

\*\*\*

Il est grand temps de mettre nos comportements en accord avec nos principes.

Lorsqu'on peut faire autrement, on ne devrait pas faire de mal aux autres.

L'industrie nous projette des images bucoliques d'animaux bien traités. Ils essaient de nous faire croire qu'ils respectent leurs animaux parce qu'ils tirent un bénéfice économique à ce qu'ils soient en santé et en sécurité.

Mais c'est simplement faux de prétendre que l'industrie de l'élevage respectent les (intérêts des) animaux.

Au contraire, l'élevage repose précisément sur le fait de brimer leurs intérêts les plus fondamentaux.

De violer leur intégrité physique, leur liberté et leur intérêt à rester à vie.

C'est pourquoi, dès lors qu'il y a une alternative, l'élevage d'animaux pour la boucherie est simplement injustifiable et doit cesser.

Merci de votre attention, j'ai bien hâte à la discussion !

Christiane Bailey

Voir le compte rendu du débat complet dans le numéro 88 du *Québec Sceptique*.

Voir la réponse de Louise Dubé, « Pour une éthique réaliste » et ma réponse « [Pour une éthique réaliste – Plaidoyer pour le statut quo ?](#) » Le *Québec Sceptique*, no 89.